

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

UN JEUDI SAVEUR CHOCOLAT

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

La Bibliothèque des rêves secrets

MICHIKO AOYAMA

UN JEUDI SAVEUR CHOCOLAT

Roman

Traduit du japonais
par Alice Hureau



Titre original : 木曜日にはココアを
(*Mokuyoubi ni ha cocoa wo*)

© Michiko Aoyama, 2017.

Tous droits réservés.

Publiée pour la première fois au Japon par Takarajimasha Inc., Tokyo. Les droits de traduction en langue française ont été négociés avec Takarajimasha Inc., par l'intermédiaire de The English Agency (Japon) et New River Literary Ltd.

© Nami, une marque des éditions
Leduc, 2023, pour la traduction
française.

© À vue d'œil, 2024,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0702-2

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

CHAPITRE 1

UN JEUDI SAVEUR CHOCOLAT

Marron • Tokyo

Celle que j'aimais, c'était Chocolat chaud.

J'ignorais son vrai nom. C'est moi qui la surnommais ainsi.

Elle s'installait à la fenêtre, dans le coin du Café Marble où je travaillais.

Depuis six mois, elle venait seule et s'asseyait toujours là, commandant à chaque fois la même boisson.

– Un chocolat chaud, s'il vous plaît.

Elle levait vers moi des yeux brillants comme des gouttes d'eau après une ondée, ses cheveux châtain ondulant jusqu'aux épaules.

*
**

Le Café Marble était situé dans un quartier résidentiel paisible.

C'était un petit commerce dissimulé derrière de grands arbres, au bout d'une rangée de cerisiers qui bordaient la rivière. Quelques magasins et établissements se dressaient sur l'autre rive, reliée par le pont, mais de ce côté-ci, les passants étaient peu nombreux puisqu'il n'y avait que des habitations. Comme son propriétaire n'en faisait pas la publicité et qu'aucun magazine ne

s'y intéressait, seuls quelques habitués connaissaient son existence.

Le café comptait trois tables et chaises en bois brut et un comptoir de cinq sièges. Des lampes étaient suspendues au plafond.

Il n'était jamais plein, mais il n'était jamais vide non plus et, tous les jours, j'accueillais les clients, mon tablier solidement attaché.

Chocolat chaud venait tous les jeudis.

Elle poussait la porte peu après 15 heures et restait environ trois heures.

La plupart du temps, elle lisait ou écrivait de longues lettres en anglais accompagnées d'enveloppes par avion, elle lisait des livres en

anglais ou admirait le paysage par la baie vitrée. En général, les clients de l'après-midi en semaine étaient des parents avec leurs enfants ou des personnes âgées, et les jeunes femmes comme Chocolat chaud étaient rares. Elle n'avait pas l'air étudiante et ne portait pas d'alliance. Je pense qu'elle avait quelques années de plus que moi avec mes vingt-trois ans.

Je ne parlais pas un mot d'anglais. Je ne me souvenais même pas de la dernière lettre que j'avais écrite.

Alors pour moi, le fait qu'elle couche par écrit son quotidien et ses émotions, qu'elle les envoie dans un pays étranger et qu'elle en reçoive de là-bas me semblait irréel. Elle utilisait du papier à lettres aussi fin

que du papier-calque et des enveloppes à liseré rouge, blanc et bleu. Je trouvais étrange d'écrire de longues lettres à l'ère du numérique et Chocolat chaud m'apparaissait de plus en plus comme déconnectée de la réalité pour apprécier une activité aussi rétro. En passant à côté d'elle, j'ai remarqué qu'elle avait une magnifique écriture cursive au stylo-plume. Je me demandais quelles formules magiques elle pouvait bien noter.

J'adorais l'observer en pleine rédaction. Ses lèvres se courbaient en un doux sourire et ses joues pâles rougissaient. Lorsqu'elle clignait des paupières, ses longs cils marron jetaient une ombre sous ses yeux.

Dans ces moments-là, elle ne me regardait jamais. Alors je pouvais la contempler à loisir. Elle devait vraiment aimer le destinataire de ces lettres, me disais-je avec attendrissement et une pointe de jalousie.

J'avais été embauché deux ans plus tôt, au début de l'été.

Tout avait commencé lors d'une promenade le long de la rivière, sous les cerisiers déployant leurs jeunes feuilles. Je voulais savoir jusqu'où la rangée d'arbres se prolongeait.

À cette époque, j'étais sans emploi. La chaîne de restaurant dans laquelle je travaillais depuis la fin du lycée traversait des difficultés financières et avait subi une restructuration. Ce jour-là, j'étais allé à l'agence pour

l'emploi et mes démarches n'avaient rien donné. Je n'avais que de l'anxiété et du temps libre à ne savoir qu'en faire. J'en avais profité pour marcher jusqu'au dernier cerisier et j'étais tombé sur le Café Marble à l'ombre de l'épais feuillage.

Un café, ici ? Après avoir vérifié ma monnaie dans mon portefeuille, j'avais poussé la porte. Je pouvais sûrement m'en offrir une tasse.

La pièce était petite, mais apaisante. Comme je n'avais nulle part où aller, j'avais été heureux d'y trouver une place. J'avais ressenti le même soulagement que si j'étais entré dans ma propre chambre, alors qu'il s'agissait de ma première visite. L'atmosphère était à l'opposé du tumulte qui régnait dans les chaînes

de restaurant. Si seulement je pouvais y travailler...

J'avais parcouru le café du regard et, stressé, j'avais soudain retenu mon souffle. Un employé collait une affiche au mur : « On recrute ! CDD à pourvoir ». Quelle superbe coïncidence. Le cœur battant, j'avais pris place au comptoir.

L'homme m'avait apporté le menu avec un verre d'eau. Il devait avoir la cinquantaine. Petit et mince, il paraissait insouciant. Son grain de beauté au milieu du front faisait forte impression. J'avais lu le menu élégamment conçu puis passé commande en examinant les tarifs.

– Je voudrais un café, s'il vous plaît.

– Entendu.

L'homme au grain de beauté était passé derrière le comptoir. Je l'observais tandis qu'il concoctait ma boisson à l'aide d'une cafetière à siphon.

– Excusez-moi... Vous êtes le gérant ?

– Oui. Tu peux m'appeler « Master ». Tu sais, j'ai toujours rêvé de préparer du café dans mon propre établissement.

Il m'avait servi sans quitter son comptoir. La tasse, d'où s'élevait un arôme puissant, était en céramique non émaillée. Quant au café, sa saveur délicate mais intense se révélait peu à peu en bouche. Une seule gorgée avait suffi à me motiver pour que je me lève de ma chaise.

– J’aimerais travailler ici. Pourrais-je passer un entretien pour le CDD ?

Sans un mot, il m’avait jaugé durant quelques secondes, l’air grave, puis il m’avait dit :

– D’accord. Tu ne voudrais pas un CDI, plutôt ?

J’en étais resté sans voix. Il m’offrait un emploi sans même connaître mon nom ! Qui plus est, pour un CDI et pas un CDD !

– Mais... vous ne voulez pas mon CV et une copie de ma carte d’identité ?

– Non. Moi, la première impression me suffit. Tu préfères un CDD ? Un CDI te pose un problème ?

– Pas du...

– Alors c’est décidé.